

## La chambre-voyage

Michelle Allen

---

Numéro 103, automne 2004

Les mille et une nuits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14343ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Allen, M. (2004). La chambre-voyage. *Moebius*, (103), 9–16.

MICHELLE ALLEN

*La chambre-voyage*

L'endroit ne paie pas de mine. C'est un petit théâtre décrépit, situé au fond d'un terrain boueux. Le bâtiment du siècle dernier a dû être coquet, mais aujourd'hui, tout est à l'abandon. Un grand lustre de cristal supporte quelques bougies allumées. L'odeur âcre de graisse animale me rappelle celle des poils de poulet que ma mère brûlait avant de le faire cuire. Le doré des frises s'écaille, l'humidité dessine des continents difformes sur le tapis écarlate. Je traverse rapidement le hall désert, pressée de retrouver la rumeur d'un public sensible à la magie de ce qui commence.

La salle est déjà plongée dans l'obscurité. Un projecteur est braqué sur un vieil acteur, debout devant le rideau de scène dont le turquoise brille à travers la patine de la suie et des années. Sa voix se suspend un instant pendant que je m'assois sur le premier siège libre.

— Je suis heureux que vous soyiez ici, parmi nous, ce soir. Le théâtre est difficile à trouver et les indications dans la ville laissent à désirer. Mais ce sont des inconvénients auxquels nous allons remédier.

Il y a quelque chose de précieux dans sa manière de s'exprimer, une déformation peut-être causée par la fréquentation des classiques. J'aime les vieux acteurs d'un amour inconditionnel, total, comme certains recueillent les chiens errants ou les chats bourrés de puces.

Il enchaîne comme s'il lisait mes pensées.

— Mais vous êtes ici pour vous faire enchanter. Nous ne vous ferons pas attendre plus longtemps.

Il disparaît côté cour. Le gigantesque blason du rideau de scène remonte, accompagné du grincement des poulies, et s'arrête aux deux tiers de sa course. La scène reste déserte

pendant quelques secondes. Je me cale au fond de mon siège, prête à m'envoler. Puis le même vieil acteur revient, une liasse de feuilles dans sa main gauche et un tabouret dans sa main droite. Il le dépose à un endroit précis pour se retrouver sous le point chaud de l'éclairage.

— L'histoire que vous allez entendre est authentique, même si personne ne sait avec précision quand elle s'est déroulée. C'était peut-être il y a très longtemps, avant la nuit des temps. Elle est peut-être en train de se produire, à l'instant même, pendant que je vous parle. Elle n'est peut-être pas encore arrivée...

Drôle de début. Mais au théâtre, je pardonne tout. La voix me berce. Elle a pris de l'amplitude, chatoyante et sûre de ses effets.

— Cette histoire commence comme toutes les histoires. Avec un papa, une maman, un enfant et une maison située au milieu d'un champ d'épilobes... La maison est très petite, juste assez grande pour abriter le papa, la maman et l'enfant. Avant sa naissance, comme ils ne savaient pas s'ils auraient une fille ou un garçon, ils ont décidé qu'il serait frère et sœur à la fois, et ils l'ont baptisé Sorel.

Au début de l'histoire, Sorel est minuscule, il dépasse tout juste les flambeaux des épilobes, mais il aime sentir le rugueux de leurs tiges et la ouate de leurs épis fouetter ses avant-bras, son ventre et ses mollets. Rugueux et doux à la fois, douleur et plaisir en même temps. Il est très curieux. Il préfère les questions aux réponses. Il cherche à comprendre le secret des choses. Il croit qu'en fouillant à l'intérieur, minutieusement, en comprenant tous les rouages, il pourra devenir maître de sa vie et de l'avenir.

Un jour, Sorel ouvre l'horloge grand-père de la maison et il en sort toutes les pièces parce qu'il veut savoir d'où vient le tic tac. Il est certain qu'en devenant maître du tic tac, il deviendra maître des baisers de sa mère et du temps qu'elle passe avec lui. Son père lui a expliqué que le petit oiseau à l'intérieur de l'horloge est responsable du tic tac, mais il ne l'a pas cru. Il pense que c'est une façon de l'empêcher de devenir maître des baisers de sa mère. Toutes

les pièces de l'horloge sont étendues sur la table de la cuisine. Il aura sûrement le temps de les remettre en place avant le retour de ses parents. Mais les rouages refusent de s'emboîter et il y a trop de morceaux dont Sorel ne sait plus quoi faire.

Quand le père de Sorel rentre, il comprend que ce n'est pas un mauvais coup, mais que Sorel avait soif de connaissance. Au lieu de le punir, il lui propose de l'aider à remettre les morceaux en place.

— Tu crois qu'elle va marcher comme avant?

Sorel est inquiet. Peut-être que l'horloge était en vie à cause de son secret et qu'une fois son secret volé, elle va mourir. Le père de Sorel le rassure.

— Tu vois la petite roue et la tige qui vient buter dans l'œillet? Regarde ici, les trois roues entrent les unes dans les autres et pour fixer le tout, il y a une petite broche de métal qui s'accroche ici...

C'est un jeu, Sorel n'a plus peur. Il se penche par-dessus l'avant-bras de son père pour voir la même chose que lui. Les mains de son père sont robustes, elles tiennent la broche bien en place. Sorel a les mains menues, mais il veut faire comme son père.

— Tu veux essayer?

Son père lui laisse tenir la broche et il pose sa main sur l'épaule de son fils parce qu'il est fier de lui. Sorel ne connaît rien aux roues et aux engrenages, il ne connaît pas la manière dont les petits marteaux frappent sur le métal, mais il connaît le poids de la main de son père sur son épaule. Alors il cesse de bien tenir la broche-serpent qui se redresse en sifflant et attaque. Plus vite que l'imagination, plus vite que le destin qui frappe, elle frôle la tête de Sorel, effleure son front, glisse le long de son sourcil, dévie dans son œil qu'elle fait éclater comme un raisin gonflé.

Plus tard, dans la soirée, tout le monde est réuni autour de Sorel et regarde son œil : sa mère, son père, les voisins. Même le médecin ne sait pas quoi faire avec un œil éclaté. Sorel a crié, hurlé, pleuré, maintenant il attend. Son père a le visage gonflé de honte et de chagrin, il crie à tout le monde :

— Allez-vous en, sortez d'ici!

Il prend les gens par les épaules et les jette dehors. Le médecin aussi. Ensuite, il s'empare de la bouteille de rhum et il en boit plusieurs gorgées. Il regarde la mère, il regarde l'œil éclaté de Sorel qui attend toujours et il boit une autre rasade de rhum. La mère le saisit par les épaules et lui crie:

— Toi aussi, sors d'ici.

Elle prend Sorel dans ses bras et le berce toute la nuit, toute la journée d'ensuite en lui chuchotant à l'oreille:

— Ça va s'arranger, tu vas voir, tout va s'arranger.

Sorel se laisse bercer et il attend que ça s'arrange. Et comme la douleur le déchire avec ses dents et que c'est une douleur qu'il ne connaît pas et qui est trop féroce pour se laisser apprivoiser, il se concentre sur l'odeur de sa mère. Dans son cou, elle sent le bon pain du matin; juste derrière l'oreille, à la naissance des cheveux, elle sent le savon rose et la débarbouillette. Sur sa poitrine, dans le mauve de sa robe, elle sent un peu le citron, un peu la farine, un peu la boule à mites. Alors que tout à côté, dans l'échancrure de sa robe et la chaleur du début de ses seins, elle sent la peau. Cette odeur-là n'a pas d'autre nom. La peau ne pourra jamais avoir d'autre odeur que celle-là. C'est l'endroit préféré de Sorel et après chaque exploration d'autres territoires, son visage vient se réfugier dans l'odeur de la peau. Et c'est ainsi que les odeurs le sauvent de la douleur.

On a peinturé les murs de sa chambre en noir, on a scellé la fenêtre avec du carton noir, on a enlevé tous les objets brillants et on lui a mis un bandeau noir sur les yeux. Peut-être que dans l'obscurité, son œil va se recoller. Sorel passe des jours, des semaines, des mois dans le noir, sans savoir si les feuilles des arbres sont tombées, si le lac est gelé, si on a posé les collets pour les lièvres. Comme il n'a rien à faire durant la journée, il écoute. Les craquements de la maison, ceux de l'escalier, ceux du plancher de la cuisine, ceux des tuyaux dans les murs, ceux du toit battu par le vent, ceux des volets, ceux de la porte d'en avant. Il reconnaît toutes les sortes de pluie, il peut dire si c'est une petite pluie fine, s'il pleut à verse, droit et dru, si c'est une

pluie oblique avec du vent qui va détruire les récoltes, si c'est une pluie qui va faire déborder la rivière et inonder les barrages de castors. Il n'a plus aucun mal à différencier les pas de sa mère. Il sait s'ils sont légers, joyeux, tristes, lourds ou fatigués, et à force de bien écouter, il peut presque lire les pensées qui vont avec les pas. C'est ainsi qu'il devient le spécialiste de tous les bruits.

Plusieurs fois par jour, sa mère vient lui porter à manger. Chaque fois, elle lui demande :

— As-tu enlevé le bandeau noir ?

Sorel répond non. Il sait que c'est interdit.

— Quand est-ce que je vais pouvoir retourner pêcher des truites avec mes mains, tuer les poules, jouer des tours aux voisins ?

Sa mère lui explique qu'il doit être patient. Elle lui raconte l'histoire d'un petit garçon qui s'appelle Sorel et qui rêve d'aller de l'autre côté du monde. Mais pour ça, il faut traverser un long tunnel au milieu de la terre dans lequel il fait très noir. Au début du tunnel, Sorel conduit une sorte de voiture très puissante qui crache du feu, puis il prend le train, et finalement il monte sur le dos d'un dragon. Toutes sortes d'aventures lui arrivent durant le voyage. Sorel préfère la dernière partie du voyage, celle qui se passe sur le dos du dragon. Peut-être parce que le voyage tire à sa fin. Souvent Sorel interrompt sa mère :

— Est-ce qu'il arrive bientôt ?

— Pas encore. Le voyage est très long parce que c'est très loin.

— C'est comment de l'autre côté du monde ?

— C'est un pays fabuleux, rempli de choses extraordinaires et de surprises.

— Comme quoi ?

La mère cherche.

— C'est le pays des choses neuves.

— Ça veut dire quoi ?

Les questions sont de plus en plus difficiles, alors elle trouve les réponses de moins en moins vite. C'est pour ça qu'elle commence à mentir.

— Ça veut dire que les choses n'ont jamais servi, qu'elles sont brillantes, qu'elles sentent le neuf. Chaque matin les chaussures sont neuves, chaque fois que tu montes dans l'auto, c'est une auto neuve.

— Est-ce qu'il y a de la musique?

Maintenant, elle ne peut plus s'arrêter de mentir.

— Oui, de la musique, sauf que ce sont toujours des notes que tu entends pour la première fois.

— Et le vent?

— Le vent est comme ici, sauf que tu ne t'habitues jamais à sa caresse.

— Et le goût du pain?

— C'est la même chose qu'ici sauf que tu le goûtes toujours pour la première fois.

— Et quelle langue on parle?

— La même qu'ici, sauf qu'on invente les mots à mesure.

— Est-ce que tu seras de l'autre côté du monde?

— Je serai toujours là.

Sorel n'a pas besoin d'en savoir davantage. Il se dit que le mot toujours est le plus doux qu'il connaisse et que dans la langue de l'autre côté du monde, ce mot-là ne changera pas.

Pendant que sa mère raconte l'histoire, Sorel fait le voyage avec ses mains. Le voyage commençait dans l'échancrure de sa robe, ses doigts remontaient sur le dur du sternum, bondissaient sur la diagonale des clavicules, exploiraient les petits os des épaules, puis se laissaient glisser sur la crête osseuse du haut du dos aussi loin qu'elles peuvent aller. Il découvre les mille textures de la peau. Il peut dire selon qu'elle est plus ou moins chaude, plus ou moins moite, plus ou moins ferme, si sa mère a beaucoup ri, si elle est angoissée ou si elle a besoin d'être consolée. La peau n'a plus de secrets pour le bout de ses doigts. Il devient un spécialiste des caresses.

Pendant toute la journée, seul dans sa chambre, il refait dans sa tête le trajet dans le tunnel et il prépare ses questions pour la prochaine visite de sa mère. Sa chambre-prison devient sa chambre-voyage et se peuple de diagonales

et de demi-cercles qui convergent tous vers l'autre côté du monde et le pays des choses neuves.

Jusqu'au jour où on lui enlève son bandeau noir. Tout le monde est là, le père, le médecin, les voisins. Sa mère sait déjà. Sorel ouvre les yeux. Au début il est ébloui, il ne voit rien. Ensuite il remarque que la maison est la même, que la porte vert émeraude est toujours abîmée, que sa mère est un peu plus vieille, le papier peint un peu plus fatigué. Il comprend tout de suite qu'il n'est pas arrivé au pays des choses neuves. Il se tourne vers sa mère, déçu et inquiet.

— Mais...

Sa mère a tout de suite vu que son œil gauche est un poisson mort. Elle fait la seule chose qu'elle peut encore faire: continuer à mentir. Elle pose sa main sur l'œil gauche de Sorel.

Avec ton œil droit, tu verras le monde de ce côté-ci, le monde d'avant. Rien n'a changé. Ton œil droit te fera voir ce que les autres voient. Mais quand tu auras envie d'autre chose...

Elle pose sa main sur l'œil droit de Sorel, libérant ainsi son œil gauche qui est un cadavre gluant. Sorel pousse un petit cri:

— Il fait noir!

Heureusement qu'il ne voit plus rien, sinon il verrait les larmes dans les yeux de sa mère. Elle continue en empêchant sa voix de trembler.

— Pour l'instant, tu ne peux rien voir parce que tu es ébloui par l'obscurité. Mais il ne fait pas noir, c'est l'autre côté du monde, le pays des choses neuves. Quand tu seras habitué, tu verras ce que personne n'a encore vu. Tu as de la chance. Quand tu voudras être comme les autres, tu regarderas avec ton œil droit, mais quand tu seras fatigué et que tu voudras voir l'autre côté du monde, tu fermeras ton œil droit et tu regarderas avec ton œil gauche.

Sorel ne pleure plus parce que l'odeur de sa mère est bonne, parce que sa voix est douce et parce qu'il sait qu'elle a raison. La main de sa mère tient toujours son œil droit fermé.



— Est-ce que tu commences à voir maintenant?

Il veut tellement lui faire plaisir qu'il répond:

— Oui.

Il faut qu'elle dise la vérité. S'il ne peut plus croire la femme qui le tient dans ses bras, il n'a plus rien.

\*

Le spectacle a duré cinq minutes ou deux heures, je ne sais plus. Quand les lumières se sont rallumées, j'ai découvert que j'étais seule dans le théâtre. L'acteur est revenu sur scène et il a salué à plusieurs reprises. Il s'est tourné successivement vers tous les coins de la salle en se penchant très bas et en levant même son visage vers le balcon comme si son corps avait gardé le souvenir des soirs de triomphe où une foule enthousiaste se lève d'un seul élan. Au bout de quelques secondes, il est disparu dans les coulisses et le rideau turquoise est retombé dans un fracas de métal rouillé.

Demain soir, je me perdrai de nouveau dans la ville, à la recherche d'un fond de cour humide et dévasté, d'un bâtiment somptueusement décrépit où la crasse des murs a l'odeur des souvenirs d'enfance et où résonne sans pudeur le chaos sanglant du monde.